

Galères, petits boulots et « plans voilées »

Hanane, 27 ans (Saint-Denis)

Après ses déboires scolaires, qu'elle nous a racontés dans le premier chapitre, nous retrouvons Hanane, qui nous raconte ici ses galères dans le monde du travail : gérante d'une boutique à 21 ans, elle connaît ensuite le chômage, la précarité, et l'expérience traumatisante de la discrimination, avant de se rabattre sur ce qu'elle appelle un « plan voilées » : les gardes d'enfants à domicile. Elle gagne aujourd'hui sa vie en cumulant un emploi de surveillante – sans son voile – et deux journées pleines comme vendeuse de journaux dans un kiosque parisien – avec le voile. Quand elle ne travaille pas, elle passe beaucoup de temps à militer (à Agir contre la guerre, aux Indigènes de la république, dans les luttes de sans-papiers...).

Après mes deux exclusions, mes deux réintégrations et mes trois redoublements, j'ai finalement raté mon bac ! (*rires*) J'étais dégoûtée, parce que je voulais vraiment aller à la fac – uniquement pour toucher une bourse. J'en avais marre d'avoir les poches trouées ! Et là, mon père m'a encore prouvé qu'il était quelqu'un de bien. Il m'a dit : « Je ne veux pas que tu fasses un travail dégradant », et il m'a racheté le fonds de commerce d'un des voisins. Avec sa paye d'ouvrier et ses sept enfants à nourrir, il m'offre une petite boutique ! J'ai posé une condition : « Tu me prêtes l'argent, je te rembourserai, mais pas d'ordres ! Je gère tout toute seule ! » Il m'a répondu : « Pas de problème, je te donne l'argent, *benti* ! Tu es dans la merde ! » (*rires*) J'ai donc eu mon petit magasin, rien qu'à moi, pendant trois ans. Je vendais un peu de tout : bijoux, maquillage, sacs à main, tout ce qu'il faut pour une femme coquette !

À 21 ans, je me retrouve donc du jour au lende-

main à gérer des grosses factures. Je crois que c'est la période où j'ai le plus travaillé. C'est aussi là que j'ai commencé à lire la presse, parce que, toute la journée dans la boutique, il y a quand même des temps morts. Je me suis même abonnée au *Nouvel Obs* ! (rires) Au bout de trois ans, j'ai rencontré un Parisien, je me suis mariée et j'ai lâché la boutique pour venir sur Paris.

J'étais encore très naïve : je pensais qu'avec l'expérience de la boutique, je n'aurais pas de mal à retrouver un boulot. J'ai pris une claque : au bout d'un an, toujours rien ! Je n'ai pas tout de suite fait le lien avec le voile. Au départ, on se dit forcément : « C'est moi qui ne suis pas apte... » Et puis au bout d'un moment, on comprend. L'expérience classique : tu te pointes à un rendez-vous, et on te dit « la place est prise ».

Je finis par comprendre, par le bouche à oreille, que j'ai mes chances dans la téléprospection : comme il n'y a pas de contact direct avec les clients, c'est un des domaines où on peut encore bosser avec son voile. Je postule, et je suis prise en charge par un petit jeune pour une formation de trois jours. Dès le premier soir à 17 h, le petit jeune me dit : « On ne peut pas vous garder, vous êtes incompétente. » Je lui réponds : « Attention, tu m'insultes ! Si tu redis encore une phrase comme celle-là, ça peut aller très loin ! » Il était embarrassé. Je lui dis qu'il pouvait me recalser à 14 h à mon arrivée, ou au bout des trois jours, mais pas au bout de trois heures. Il finit par reconnaître qu'il a reçu des ordres. Je lui dis : « OK, tu fais ce qu'on te dit, tu as ta place à garder, mais ne m'insulte pas en plus ! » Je me suis retenue, j'ai attendu d'être sortie et je me suis mise à pleurer. J'ai compris assez vite que c'était le voile. Je me suis souvenue que la patronne était passée dans la boîte, et que lorsqu'elle m'avait vue, elle s'était arrêtée net, elle

avait convoqué mon formateur sur un ton super «trash», et elle l'avait retenu trois quarts d'heure...

Ce qui m'a définitivement fait renoncer à chercher, c'est un peu plus tard, quand je me suis présentée à un «KFC version musulmane», qui vendait du poulet *hallaal*. La responsable me dit qu'elle n'a besoin de personne, mais elle appelle le magasin de la place de Clichy qui lui dit: «Envoyez-la moi.» Elle me laisse le numéro, je vais sur place, je rappelle parce que je ne trouve pas le magasin, j'arrive dans le magasin, et finalement le responsable me dit: «Non, on ne cherche personne.

– Mais je viens de vous avoir au téléphone!

– Ah non, je n'ai eu personne au téléphone.»

À nouveau, je sens monter une envie de pleurer. C'était le même type que j'avais eu au téléphone, je reconnaissais son gros accent «reubeu». Je sors, je pleure, puis je rappelle. Le type décroche, toujours le même avec son accent, je ne dis pas que c'est moi, je lui parle comme si j'étais quelqu'un d'autre, et je lui dis que je ne trouve pas le chemin. Et là, il m'indique à nouveau le chemin! Je l'ai insulté! Je lui ai dit: «Tu sais qui je suis? La voilée de tout à l'heure à qui tu as dit que tu n'avais besoin de personne!» Il me répond: «Pardon, je ne comprends pas», et il raccroche.

C'était fin 2003, vers octobre-novembre, en plein débat sur la loi antivoile. J'étais tellement écœurée que j'ai complètement zappé ce «débat». Entre mes galères de boulot et les débats télé, avec des pseudo-spécialistes de l'islam et des pseudo-féministes qui mélangeaient tout, le voile, les mariages forcés et l'excision, j'ai eu une overdose! Du coup, je ne me suis pas du tout investie dans la lutte contre la loi. En plus, je me suis toujours dit qu'il y avait plus important que le voile.

J'ai donc arrêté ma recherche d'emploi, et je me suis repliée sur les «plans voilées» qu'on trouve grâce

à Internet : aide à domicile, ménages ou garde d'enfants. Il n'y a pas de sot métier, mais j'ai une grosse fierté, donc je ne voulais pas faire de ménages. Alors j'ai gardé une petite fille pendant un an, de 2004 à 2005. En septembre 2005, j'ai postulé par Internet pour être surveillante, et j'ai eu un entretien dans un lycée de Saint-Denis. J'y suis allée, en enlevant mon voile et en mettant juste un bandeau « à la renoi ». J'ai servi le discours qu'ils voulaient entendre : « Je viens de la cité, je m'en suis sortie, je veux donner leur chance à tous ces gamins », et ils m'ont tout de suite recrutée. Deux jours après la rentrée, première embrouille ! Une des CPE me convoque. Une fois dans son bureau, elle devient toute rouge : « J'ai des remarques à faire... Mais c'est un peu délicat...

– Sur quoi ?

– Sur votre façon de vous habiller.

– Ben quoi ? »

Je me regarde de haut en bas, sans rien comprendre. Je ne pensais même pas au voile, vu que je l'avais enlevé et que j'avais simplement mon bandeau. J'avais simplement une robe un peu longue, qui faisait un peu hippie.

« Vous comprenez, il ne faut pas susciter l'ambiguïté dans la tête des élèves...

– C'est mon côté hippie ?

– Non non ! J'aime beaucoup le style hippie !

– Alors allez droit au but, parce que vraiment, je ne comprends rien...

– Ben, par exemple, mettez des jupes plus courtes, ou un pantalon... »

Là, à nouveau, je craque. Je me retiens, je prends congé, et une fois dehors je me mets à pleurer. Je raconte tout à une copine, et c'est elle qui me suggère que c'est sans doute « à cause du voile ». J'étais prête à démissionner, mais je refusais de me mettre en jupe courte ou en pantalon. Question de style. Et

aussi question de principe : je faisais l'effort d'enlever mon voile, mais sur le reste, ce n'était pas à eux de me dire comment je devais m'habiller ! Le même soir, j'avais un rendez-vous avec une prof du lycée qui militait à la LCR. On se connaissait par ce biais, et du coup je croyais qu'elle voulait me voir pour organiser le soutien de Guy, un élève sans-papiers du lycée. En fait, elle se met à me faire des reproches : « Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue que tu bossais dans mon lycée ? » Je l'ai tout de suite arrêtée : « On se calme ! Je n'ai aucune justification à te donner, on se connaît à peine... » Je change de sujet et je lui raconte ce qui m'est arrivé avec la CPE, en me disant qu'au moins là-dessus, on va tomber d'accord. Et elle me répond : « Oui, je sais, c'est moi qui l'ai prévenue que tu portais le voile à l'extérieur. » Je n'en revenais pas. Je m'effondre en pleurs devant elle, et je lui dis : « C'est un truc de dingue, ce que tu as fait ! Ça ne se fait pas ! » On a discuté, et finalement, elle a reconnu qu'elle était allée trop loin.

Quant au kiosque, j'y bosse deux journées pleines par semaine. C'est un plan que j'ai eu par le biais du militantisme : on se le partage avec des copains d'ACG (Agir contre la guerre)... Ce qui nous amène à un autre sujet : l'engagement politique !

*Propos recueillis par Pierre Tevanian à Paris,
le 25 novembre 2006.*

*Suite et fin du récit de Hanane, p. 283 :
«Islamogauchiste et fière de l'être!».*

À bout de souffle

Chamous, 32 ans (Fougères)

*Agathe-Chamous Larisse se présente comme une
«femme française de confession musulmane et d'ori-*